

Chez Goldoni, les femmes mènent la danse

Anthony Palou

Deux pièces du dramaturge italien, « La Veuve rusée » et « La serva amorosa », sont à l'affiche. Deux histoires où les domestiques ont le beau rôle. Allons-y gaiement !

C'est est le moment où jamais de vous organiser une petite semaine en Goldoni. Commencez par le Théâtre des Bouffes Parisiens puis, un autre soir, courez à celui de la Porte-Saint-Martin. Attention, respectez cet ordre de marche. En entrée, *La Veuve rusée*, en plat de résistance, *La serva amorosa*. Pourquoi ? Parce la première est un galop d'essai, une invitation à la seconde.

La Veuve rusée, disons-le d'emblée, est un pur divertissement mais non moins emblématique du style de Goldoni. Il fut écrit en 1748, bien des années avant son arrivée en France, en 1761. Il était alors vénitien, avait juste un peu plus de 40 ans et déjà une belle carrière de théâtre derrière lui. Mais le meilleur était à venir avec *La serva amorosa*, qui date de 1752, *La locandiera* (1753), *Il campiello* (1756) ou la trilogie de *La Villeggiatura* (1761). Mais revenons à *La Veuve rusée*.

L'histoire est toute bête. Une veuve désire se remarier. Elle est courtisée par quatre prétendants : un Anglais, un Espagnol, un Français et un Italien. Lequel d'entre eux décrochera la queue de la souris ? La pièce mise en scène par l'Italien Giancarlo Marinelli est d'une facture très classique. Trop selon certains. Sur la scène, en arrière-fond, le Grand Canal, des intérieurs de palais, un café, sans doute le Florian. Une lumière tamisée réglée par Didier Brun et des costumes somptueux confectionnés dans l'atelier vénitien de Stefano Nicolao.

Une pièce mineure de Goldoni vaut toujours mieux que n'importe quelle panouille qui se joue sur les grands boulevards

Le côté désuet de la mise en scène redonne à la pièce son côté justement désuet. On fait dans l'italien : des costumes et des décors raffinés, feutrés, bande originale signée Marcello ou Vivaldi (soit dit en passant, Goldoni considérait, on croit rêver, ce génie comme un « compositeur médiocre »). Aux Bouffes Parisiens, on fait dans la tradition, chocolat chaud et biscuit sérénissime. *La Veuve rusée* débute allègrement par une canzonetta. Arlequin (excellent et agile Tom Leeb), sorti de la salle comme un zébulon, nous met dans l'ambiance : « C'est la belle histoire d'une belle de Venise, c'est l'histoire de sa servante... » Puis débarque un personnage excentrique, tout en bleu. Il s'agit de Monsieur Le Blau, un Français (Vincent Desagnat), suivi de l'Anglais smart Milord Rumbif (Thierry Harcourt), de l'Espagnol rigide Don Alvaro De Castiglia (Vincent Deniard) et d'Il Conte Di Bosco Nero, l'élegant Italien, (Pierre Rochefort).

Ils reviennent d'une soirée arrosée pendant laquelle ils ont dansé et ont fait danser une « exquise veuve très distinguée et très courtoise » et ils retournent à cette jeune femme « des plus accomplies » : « Viva donna Rosaura ! ». Les quatre prétendants ont alors l'idée



d'utiliser Arlequin afin d'approcher à nouveau la belle interprétée par la divine Sarda Caterina Murino.

Nous sommes dans de la comédie bourgeoise qui fait la part belle à des types « sociaux » (ici un peu épais). Si la commedia dell'arte proposait des types, des masques, des Pantaloni et des Arlequins, Goldoni fera tomber ces masques et donner aux personnages un contenu psychologique. Il va les déshabiller de leurs stéréotypes grossiers et les replacer dans le temps, il va mettre de l'ordre dans le désordre de la commedia dell'arte, lui donner un texte d'auteur. La servante, qui porte le nom de Marionnette, est jouée par l'espégle Sarah Biasini (*lire ci-contre*), une domestique pas enfermée dans son rôle de domestique. Goldoni est l'auteur chéri de ses dames. Il les met sur le devant de scène, il se fait leur plus élégant porteparole. *La Veuve rusée* est donc une friandise. Pièce légère, désinvolte presque ; un galop d'essai avant *La serva amorosa*. Mais une pièce mineure de Goldoni vaut toujours mieux que n'importe quelle panouille qui se joue sur les grands boulevards.

La serva amorosa, elle, est une comédie familiale et dans le genre, c'est une sorte de chef-d'œuvre : le vieil Ottavio (remarquable Jackie Berroyer à la voix toute chevrotante) a épousé en secondes noces Béatrice (terrible et trépanante Hélène Babu), et pour plaire lâchement à cette virago intéressée, il a chassé son propre fils Florindo (sobre et mélancolique Antoine Hamel) de la maison. Béatrice désire apparer tout l'héritage de son mari pour elle et pour son benêt de fils, Lelio (mention très spéciale à Tom Pezier). Mais Coraline (Isabelle Carré) veille.

Servante fidèle, elle a quitté la maison d'Ottavio pour suivre Florindo qui n'a plus un sou et décide de rétablir le jeune homme dans ses droits. Florindo, reconnaissant, propose à Coraline de l'épouser. Elle refuse non sans regrets et pousse le jeune homme dans les bras de Rosaura (Ombeline Guillemin), fille du négociant Pantaloni (savoureux Jérôme Pouly), et en même temps révèle à Ottavio la perfidie de Béatrice. Alors qu'Arlequin (élastique Jeremy Lewin) arlequine, Coraline se bat contre une

Dirigée par Catherine Hiegel, qui avait elle-même tenu le rôle de Coraline il y a une trentaine d'années, Isabelle Carré est au-delà de l'éloge dans *La serva amorosa*, au Théâtre de la Porte Saint-Martin. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

marâtre qui cherche à détourner le patrimoine familial. Elle est éprise de son jeune maître Florindo et n'attend rien de lui, surtout pas le mariage qu'il songe à lui offrir en récompense de ses bons et loyaux services. Ce désintéressement fait d'elle une héroïne et il faut voir l'extraordinaire Isabelle Carré dans la peau de Coraline.

« Mais c'est une panthère, cette femme-là ! Elle fait le chat qui dort et puis, tout à coup, elle sort ses griffes ! »

Pantaloni Dans *La serva amorosa*

Dirigée par Catherine Hiegel, qui avait tenu le rôle il y a quelque trente ans, la comédienne est au-delà de l'éloge. Dans un décor mobile à volonté, toute à la fois bouillonnant et brutale, sensuelle et volontaire, parfois gouailleuse ou fine Florentine, elle promène sur la scène son dégoût de l'injustice. Oui, il faut l'entendre répéter à l'envi cette merveilleuse injonction quand tout semble aller pour le pire : « Parions de choses plus guies ! » ou « Allons, un peu de bon humeur ! ». Si séduisante lorsque, habillée de noir en cerc de noiaite, tricorne sur le crâne, elle ouvre enfin les yeux de ce pauvre Ottavio abusé. Coraline raisonne, argumente sans relâche. C'est le discours de la méthode. Pantaloni ne s'y trompe pas lorsqu'il déclare : « Mais c'est une panthère, cette femme-là ! Elle fait le chat qui dort et puis, tout à coup, elle sort ses griffes ! »

Le vrai sujet de la pièce, ce sont les motivations de Coraline et le titre, à ce point de vue, est trompeur. « Amorosa », peut-être, mais bien plus que cela : la « serva » sort de sa condition de domestique, elle est avant tout une femme. « Mais quelle femme ! », marmonne Pantaloni. Et on se souvient de sa dernière tirade : « Que vive notre sexe, et que croquent sur l'heure ceux qui oseraient encore en dire du mal ! » Voilà qui est dit, et bien dit. Un appel comme une sonnerie de clairon annonçant les batailles à venir. ■

La Veuve rusée, aux Bouffes Parisiens (2^e). www.bouffesparisiens.com. *La serva amorosa*, au Théâtre de la Porte Saint Martin (Paris 9^e), jusqu'au 4 janvier 2025. www.portesaintmartin.com

Sarah Biasini :
« C'est un peu un rêve de jeune fille, de jouer dans de tels costumes »

Dans *La Veuve rusée* mis en scène aux Bouffes Parisiens par Giancarlo Marinelli avec élégance et allégresse, elle interprète Marionnette, la servante de Rosaura, jouée par Caterina Murino. Deux femmes de tête.

LE FIGARO. - Vous avez joué Shakespeare, Stringberg, Feydeau... C'est la première fois que vous jouez Goldoni ?

SARAH BIASINI. - Oui, et je le dois à Richard Caillat, le directeur des Bouffes Parisiens. Le projet est né de la volonté de Caterina Murino. Elle voulait travailler avec des Italiens en France. Elle joue beaucoup au théâtre en Italie et elle désirait faire venir ses amis italiens ici. Richard Caillat adore Goldoni, et il en voulait un quoi qu'il en coûte. Caterina voulait travailler avec le metteur en scène Giancarlo Marinelli, avec qui elle a déjà fait deux pièces en Italie. C'est Giancarlo qui a eu l'idée de *La Veuve rusée*. Je ne connaissais pas cette pièce, elle ne fait pas partie des plus connues. Elle a été jouée du vivant de Goldoni, mais elle n'a pas vraiment rencontré son

public. Caillat a donc pensé à moi pour Marionnette. Pour tout vous dire, il y a eu un petit travail d'adaptation sur la pièce originale.

La sœur de la veuve a été supprimée... Exactement. Le metteur en scène a fait un mélange entre Marionnette et Eleonora. Au départ, il m'avait demandé ce que je voulais jouer : la sœur ou la servante Marionnette. Je préférerais la servante, car c'est un personnage, comme souvent chez Goldoni, plus intéressant. Alors, il a mélangé la sœur et Marionnette, et cela donne plus d'étoffe à cette dernière. Goldoni est le premier à avoir fait des servantes des héroïnes... Il a écrit d'abord *La Veuve* puis *La serva amorosa*. Le public peut s'amuser à aller voir d'abord *La Veuve*, qui serait comme la prémisses de *La serva amorosa*. Marionnette, c'est la jeunesse de la Serva qui commence tout juste à vouloir s'émanciper. La seule chose qui m'a ennuyée quand Giancarlo m'a dit qu'il avait fondu Marionnette avec la sœur, c'est que, de mon côté, je trouvais très bien que Marionnette ne veuille pas se marier. Elle l'a déjà été et n'a pas envie de recommencer. Dans mon esprit, Marionnette veut profiter de la vie. Elle s'amuse, elle court après le monde. Elle n'a pas de rapport de subordination. Et c'est cela qui m'a plu dans ce rôle.

Les hommes sont des archétypes, dans cette pièce. Le Français s'aime trop, l'Anglais est inconstant... l'Espagnol est trop fier et l'Italien, un peu trop jaloux. Ce sont surtout des ego masculins. À la fin, c'est l'honnêteté et la sincérité qui primeront.

Et il y a des costumes signés Stefano Nicolao...

Au début, c'était un peu compliqué, car ils ne sont pas vraiment faits pour le théâtre. Aux Bouffes Parisiens, le plateau n'est pas très grand et les costumes sont assez petits. Avec ces robes drapées par-dessus des paniers, il n'était pas très commode de circuler. Mais tout va bien. Ces costumes font 50 % du travail, de la posture. C'est un peu un rêve de jeune fille, de jouer dans de tels costumes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. P.

Écoutez toute l'actualité des jeunes talents avec Thierry Hillériteau

"Nouvelle génération", chaque mardi à 20h dans le Journal du Classique avec LE FIGARO

